

I

J'ouvre les yeux sur le sang de la ville, sur ses pierres, ses usines, la graisse des machines, sur le regard de l'homme épuisé par la course à l'argent. Je regarde son passé, ses gens, les bateaux qui tanguent sur les eaux de l'Atlantique, chargés d'esclaves et de souffrances.

Un jeune Noir rentre pieds-nus chez lui, longant les derniers rayons du soleil sur le sable du rivage africain écrasé de chaleur. Il contemple les flots ballotants, les accompagne en dansant et s'égaie de leurs couleurs. Leur reflet aveuglant dans ses yeux lui donne le frisson ; il flâne en humant les senteurs océanes. Mais le voilà soudain pris dans les mailles d'un grand filet qui l'enserme et l'empêche de bouger. Le corps se tortille, se débat en vain puis se résigne. Le gibier sait que le chasseur qui le traque fait partie de sa vie.

Au fond des négriers qui enlèvent les Noirs à leurs patries d'origine, les corps gisent enchaînés flanc à

flanc. Énormes caisses de bois où des hommes sont entassés vivants. Les corps malades, on les jette à la mer. La marchandise humaine a ses critères. Celui qui touche le sol du Nouveau Monde doit être en parfaite santé, prêt à travailler dur dans les plantations et les mines, les couvents et les demeures.

Le voyage se prolonge, jour après jour, nuit après nuit. L'éloignement noie la terre et le ciel, efface le chemin du retour. Les distances couvertes par les Noirs captifs, on ne les parcourt qu'une fois en une vie.

Il faut croire que l'homme blanc n'a pas cherché à savoir si le Noir était un être humain tout comme lui ou s'il avait simplement forme humaine, car la manière dont il l'a traité est sans précédent, ni avec son semblable ni avec l'animal. Cet être à la fois proche et étranger aura été à ses yeux une chose qui ne ressemblait à rien, une chose mi-animale mi-humaine à détruire et à écrabouiller non sans l'avoir préalablement épuisée jusqu'à la corde avant qu'elle tombe en loques et rende son dernier soupir.

Les conquérants ont cru que le Noir – au même titre que le Peau-Rouge, la femme et l'animal – n'avait pas d'âme, or qui dit absence d'âme dit pour l'homme absence de vie future, fût-elle l'enfer.

Le fracas des vagues qui se brisent sur l'étrave du navire répète inlassablement : "L'insecte a un cœur. Les conquérants n'en ont pas !"

Ce sont les esclaves qui ont construit l'Amérique. Mais l'esclavage n'est pas né sur son sol. Il est venu avec les fleuves et l'eau des océans, dans les veines des hommes. Les pyramides d'Égypte ont été construites par des esclaves elles aussi. Les civilisations humaines ont besoin d'esclaves pour se construire, besoin de guerres et de sang.

L'art nous apporte parfois une consolation, mais à quoi bon si chaque œuvre d'art se fonde également sur le meurtre et la souffrance ? À croire, pour que la beauté existe, qu'il faut que coulent des fleuves de sang !

II

Calme est New York ce matin, comme si, fatiguée de son éternel tumulte, elle prenait un temps de repos. Le silence qui précède la tempête !

Sur l'esplanade du siège des Nations Unies, face à la Première Avenue, trône paisiblement, bien ancrée à sa place, la sculpture d'Henry Moore tournée vers la Cloche de la paix qu'on sonne deux fois par an : au début du printemps et pour la Journée mondiale de la paix.

Elle représente une femme à demi couchée sur un long socle de pierre, appuyée sur son coude. Les traits évoquent la forme humaine et l'excèdent à la fois. Je la vois matin et soir, de l'intérieur et de l'extérieur, à travers la haute façade de verre qui domine l'esplanade. Je vois la ronde des saisons sur sa surface polie : le soleil, la pluie, la neige ; je la vois, quand le vent souffle et quand les branches s'agitent, indifférente aux respirations de la nature qui l'entoure, préoccupée d'elle-même, narcissique.

Nulle image de femme dans la statue couchée là devant moi. Elle n'est qu'un bloc lisse et poli, pure forme livrée à la lumière et à ses changements, une masse de bronze inerte mais avec quelque chose de mouvant à l'intérieur.

Le visage s'efface derrière l'ébauche. Ici, le sculpteur n'a pas voulu donner au temps ses aises, lui qui, aidé des ciseaux du vent, de la pluie et du soleil, fait patiemment son œuvre sur les montagnes et les collines et donne forme aux éperons rocheux qu'il burine avec soin des millions d'années durant.

Je ne m'imaginai pas, en arrivant, que cette créature de bronze me tiendrait lieu d'amie pendant toute une année et que je serais témoin de douze mois de son existence. Je me demande encore comment j'aurais fait sans elle pour tenir quatre saisons dans la citadelle onusienne située entre la Première Avenue et l'Hudson ; entre la forêt de béton, d'aluminium et de verre et le fleuve qui coule vers l'océan dans le sens inverse de celui emprunté par les migrants venus des quatre coins de la terre.

Il n'y a pas un endroit au monde où le mot "paix" résonne davantage qu'au siège des Nations Unies, ce conservatoire des guerres où on les stocke de génération en génération. Il y a des mots qui, à force d'être

répétés, se vident de leur contenu et finissent par désigner le contraire de ce qu'ils invoquent.

De là, je voyais la ville dans l'ombre d'une sculpture que je courais rejoindre dès que la discussion s'enflammait dans les salles immenses. En la voyant, je cherchais autre chose. La recherche du trésor, c'est déjà une partie du trésor !